

L'ABBE PIERRE AU BEC 90

Mes amis,

Vous tous, filles et garçons rassemblés, n'est-ce pas quelque chose de poignant d'avoir ce privilège de se trouver, ne serait-ce que matériellement pendant 24 heures ensemble ; Prenons conscience des terribles douleurs de tant de nos frères et de nos sœurs partout à travers le monde. Ils sont tous, seuls, matériellement, moralement tous seuls et sans but à la recherche, loyalement, réellement, mais dans le brouillard. Nous sommes là ensemble, comme ceux qui partent pour une course dangereuse, belle, de haute montagne, se mettent en cordée, ceux qui ont eu l'émotion, pour la première fois, de cela, de se sentir liés ; s'il y en a un qui défaille, c'est tous qui doivent tenir à son pas, ne pas aller plus vite qu'il ne faut. S'il y en a un qui se blesse, il n'est pas question d'arrêter, il n'est pas question de le laisser, on le porte, et la caravane, la cordée continue. Cette image de la cordée pour une course de haute montagne pour voir le plus beau, le plus loin, il faut que nous la portions en nous et dans une journée comme aujourd'hui, ensemble, nous emportons cette conviction en nous, que nous avons, sans l'avoir mérité, sans l'avoir même désiré, nous ne savions pas que nous avions ce privilège fantastique de savoir que nous ne sommes jamais seuls, jamais séparés, entre nous, dans notre communion de soif d'amour, de monter chacun par nos sentiers, mais de monter unis et nous ne sommes jamais seuls.

Le Seigneur, l'Eternel devenu l'un d'entre nous, Il est là. Il y a peu, je parlais à une dame ; son mari venait de décéder. Elle n'avait qu'une Foi chancelante et, au cours de la conversation, j'étais amené à lui dire : « nous ne sommes pas seuls. » Et, elle répéta bien des fois jusqu'à la fin de notre entretien, ce mot : « Ah ! Si c'était vrai, que nous ne sommes pas seuls, mais alors, ça change tout ! » Nous avons le privilège de ce qu'aujourd'hui nous goûtions, nous le savourions, nous nous y attachions. Les autres ont besoin de notre fidélité, comme nous avons constamment à compter sur nous-même.

Si nous sommes ainsi ensemble, c'est pour parler d'un monde qui a mal. Le monde a mal. Ne trichons pas. Ne soyons pas ces stupides qui ont l'air de dire à leurs frères étrangers à la foi : « mais, mon pauvre vieux, si tu avais la foi, il n'y aurait plus de problèmes ; tout serait bien clair. » Ne trichons pas. Il n'est pas vrai : la foi ne nous met pas à l'abri de toutes les angoisses du monde, de toutes les interrogations. La foi qui veut se rendre croyable ne peut être que la foi de ceux, de celles qui sont des croyants comme vous, mais des croyants quand même, c'est-à-dire des croyants qui, autant que leurs sœurs et leurs frères non croyants sont des humains blessés, révoltés, scandalisés, criant vers le ciel auquel ils croient dans leur indignation de voir tant de douleurs incompréhensibles, pas simplement les douleurs qui viennent des guerres ou des humains, mais des douleurs, des tremblements de terre, des énigmes que l'Eternel nous ait voulu vivants sur une planète en genèse, qui n'est pas stabilisée, qui se contracte indéfiniment, provoquant des cataclysmes affreux. Nous ne savons pas, nous ne comprenons pas. Souvenez-vous lorsque nous avons vu, pour moi ce fut le souvenir le plus atroce de ma vie, alors que j'en avais vus beaucoup, cette image à la télévision, il y a deux ans il me semble, au moment du tremblement de terre de Colombie, la petite fille(1) en espagnol, elle criait au fur et à mesure qu'elle s'enfonçait dans le limon, dans la boue, et on ne pouvait rien, elle était empêtrée dans des troncs d'arbres. On l'aurait tuée en voulant

la sauver. Et elle criait et répétait : « Maman, je t'aime ; maman je t'aime. Et puis on a vu le caméraman garder la caméra sur cette image. C'était atroce. Comment nous ne serions pas tentés devant une image comme celle-là de hurler au fond de notre cœur : « Si Dieu existait, ça ne devrait pas exister. Non, ce n'est pas possible. »

Nous devons être des croyants « quand même », c'est-à-dire des humains qui d'abord devons être frustrés autant et peut-être plus que n'importe qui des non croyants et même plus, par cette sensibilité que nous a donné notre approche de Dieu. Nous devons être de ceux-là qui avouent ne pas tout savoir, ne pas tout comprendre, que même dans les pires catastrophes, quelque chose de positif apparaît, une sorte de révélateur des cœurs. Des gens « très bien » entre guillemets, fichent le camp et puis, des gens de rien du tout pensait-on, se conduisent comme des héros, risquant leur vie pour sauver des inconnus, les autres. Il y a un côté positif, bien sûr, mais ça reste quand même cruel, obscur. Et puis, il y a des douleurs qui viennent du comportement des hommes.

Vous qui avez 20 ans, vous entrez dans la vie, dans un temps, à une époque qui est totalement nouvelle par rapport à ce que nous connaissons de l'histoire du passé. Pour la première fois, nous avons une humanité globale qui commence à exister. Il n'y a pas un événement important qui se passe à l'instant, à l'autre bout du monde, sans que le jour même, par la radio qui nous l'apprend, par la télévision qui donne des vues. Lorsqu'on a massacré des étudiants sur la place de Pékin,(2) nous le savions le jour même avec les images. Lorsque le président Sadate(3) a été assassiné en Egypte, nous le voyions à la télévision mieux que ceux qui étaient à 50 mètres de la tribune. Nous sommes condamnés à tout savoir instantanément. Pas un seul événement qui ne soit connu qui ne se répercute quelque part, sans qu'immédiatement se passent les autres réalités mondiales. Il ne sera maintenant plus possible de dire : « Nous ne savions pas. » C'est fini. Il n'est pas possible d'être quelqu'un de normal, avec une vie normale, il n'est pas possible qu'il y ait quelque chose d'important et de ne pas le savoir.

Il est fracassé ce colosse(4) qui semblait absolument intouchable, parce qu'il reposait sur la délation, la peur et, en partie sur le rêve, tout ce monde de l'Est, voici que par une série de trois ou quatre chiquenaudes : un pape polonais (5), quelques polonais qui se mettent en grève, et puis, brusquement, cette fuite des Allemands de l'Est ; voilà que ce colosse, nous le voyons en quelques instants, tomber en poussière. Mais, la joie de la fin de la tyrannie chez eux, elle n'est pas la solution de leurs problèmes. Ils sont dans des problèmes écrasants : d'une part pour les croyants héroïques qui ont maintenu la foi chez eux, la terrible déception de voir que la partie libre du monde, nous vivre politiquement, socialement, dans une telle indifférence. On parlait de la ferveur héroïque qui a été la leur. D'autre part parce que, tout d'un coup, toute la vérité se met au grand jour ; les ravages, les destructions ne pourront être effacés qu'au prix des travaux les plus coûteux. C'est le risque de voir durer l'obscurité. C'est un grand péril, car si c'est heureux de se libérer de la tyrannie, si on ne voit pas une amélioration, s'ils voient au contraire empirer leur situation matérielle, ils sont mûrs pour le fascisme. Sans doctrine après la disparition du marxisme, il ne sera plus question de défendre leurs droits face à un état devant lequel on démissionne. Voilà le péril qui les menace. Une autre menace est pour leurs églises, leurs églises qui ont survécu, la partie qui n'a pas été

collaboratrice dans l'hypocrisie, avec le matérialisme officiel, la partie de leur Eglise qui a été modestement héroïque, elle risque de connaître la même tentation que du temps de Constantin plus de persécutions, mais c'est à cet instant qu'a commencé la déviation des bénéfiques ecclésiastiques donnés à ceux qui avaient des missions spirituelles : c'étaient les princes-évêques, c'étaient les états pontificaux. C'était se mélange de pouvoir politique et de pouvoir spirituel. Ce péril les menace. Le Pape Jean XIII disait : « Ce concile verra la fin de l'ère constantinienne. » Cette parole peut nous éclairer sur les conflits internes et externes de ce Concile et tous les désarrois qu'il a laissés derrière lui. C'est tout un monde qui a duré pendant plus de 1000 ans, 1500 ans, qui tout d'un coup change et se voit contraint à la distinction entre la mission spirituelle et les réalités matérielles. Puis il y a la différence entre le monde de l'Ouest et le monde de l'Est. Vous n'ignorez pas que les USA sont une grande puissance qui peut tout, qui peut envoyer le télescope électronique. Par cette merveille de la science nous serons enivrés. Dans mon enfance, on nous parlait de la « galaxie », la « voie lactée », et nous sommes maintenant avec le télescope électronique à deux milliards de galaxies, avec des milliards de soleils. Et quand le télescope électronique sera hors de notre galaxie, on prendra encore plus conscience de l'immensité, de l'infiniment grand, comme d'ailleurs de l'infiniment petit. Oui, ce monde est très puissant. Aux USA, et c'est le chiffre donné par l'administration américaine, il y a 30 millions de citoyens américains qui vivent en dessous du seuil que ce que les Nations Unies considère comme étant la « misère. » A partir de la moitié du revenu moyen de chaque société, qu'elle soit très développée économiquement ou qu'elle soit comme le Portugal, ou encore des nations plus modestes. A partir de moins de la moitié du revenu moyen commence la misère : ce n'est plus possible de se loger, de se nourrir, de se vêtir et d'avoir une vie de famille normale et, à partir de ce seuil, en dégringolant, vous avez la situation des bidonvilles des USA qui sont plus importants que les bidonvilles de l'Europe. Et l'Europe ? Vous qui avez 20 ans, c'est là-dedans qu'est votre avenir. Cette Europe qui est peut-être la plus grande puissance productrice, économique et consommatrice du monde entier. Et bien ! nous disait Jacques Delors **(6)**, les 300 millions d'habitants de ces nations les plus puissantes économiquement du monde, ont plus de 44 millions de femmes, d'hommes et d'enfants en dessous de ce seuil que l'on appelle la misère. Voilà la réalité du monde. Le monde a mal. Et quelle est notre responsabilité ? De ne pas accepter de dire comme cet imbécile à un incroyant : « Si tu croyais, il n'y aurait pas de problème. »

Nous avons la certitude d'être aimés quand même. La foi, c'est ce « quand même. » Cette totale confiance, c'est une adhésion de l'esprit, sous l'impulsion de la volonté, c'est à dire ce n'est pas le fruit d'un raisonnement. Après toute une logique de la réflexion, il y a un instant où il faut que ce soit un acte d'amour, que ce soit « oui » malgré tout ce qui semble nié et contesté. L'esprit, le cerveau n'y suffiraient pas. Voilà qu'aujourd'hui on a prévu un certain nombre de témoins. J'en connais quelques-uns. Ils sont eux aussi bien fragiles autant que vous autres. Et puis, ils se sont trouvés dans des circonstances qui ont fait d'eux des témoins. Et puis ils se sont pris la tête dans les mains et ont dit : « Qu'est-ce que je vais faire de beau de ma vie ? » Ils ont été de bonne volonté. Ils ont dit : « Mon Dieu, mon Dieu, que votre volonté soit faite. » Puis la vie a fait passer devant eux des détresses : pour les uns des handicapés, pour les autres, des prisonniers, des immigrés, tout ce que l'on peut imaginer, des sans-logis. Simplement parce qu'ils étaient de bonne volonté, parce qu'ils ont fait un jour un

petit acte. Et puis, le lendemain, ils ont fait la même chose pour un deuxième. Si on m'avait dit un jour : voilà Emmaüs. Si on m'avait dit il y a 41 ans, parce qu'un homme (7) qui rentrait du bagne et a tenté de se suicider et qu'il me répète qu'il veut se suicider. Si on m'avait dit : » Tu vois, si tu parles avec lui comme tu vas le faire, ça va créer des institutions qui s'étendront actuellement dans 29 pays à travers le monde, dans tous les continents. Rien que pour la France, plus de centaines de communautés, avec tout près de 4000 personnes à demeure, travaillant, refusant tous subsides des pouvoirs publics, partageant entre eux, le costaud n'ayant pas plus que le pauvre vieux qui ne peut que balayer et travaillant plus que qui leur suffirait pour devenir capable, eux qui étaient des « de trop » dans la société, des marginaux comme on dit, de pouvoir se payer le luxe de devenir des donateurs, parce que ce sont les « pas riches » qui donnent, de pouvoir se payer le luxe de devenir des provocateurs au cœur de la société en disant : « Nous, avec notre gâchis, avec tout ce qui est rejeté par notre société de consommation, en y mettant tout notre cœur, nous des pauvres types, des types ordinaires... » Il y en a qui ont fait des études supérieures et qui ont connu des malheurs ; Il y en a qui sortent de prison ; il y en a qui sortent du couvent ; il y en a qui viennent de partout ; il y en a qui sont savants et d'autres illettrés. C'est là qu'on devine qu'ils ont tous un point commun : ils savent ce que c'est que d'avoir mal, que de souffrir, d'avoir envie de se suicider. Et voilà que ces hommes qui sont capables de dire : « Nous, les pauvres types, avec vos ordures, voilà ce qu'on arrive à faire. L'année dernière, les 3500 bonshommes qui étaient là dans les communautés, après avoir payé la sécurité sociale, payés les congés, ont été capables de donner près d'un milliard de centimes, donnés pour de nouvelles fondations, donnés pour des actions pour les lépreux, pour des centres professionnels, pour une maison d'accueil pour les femmes abandonnées. Nous avons une fondation qui commence au Bénin, avant c'était une fondation à Buena de Dura, au bord du pacifique en Colombie. Et c'est tout le temps, tout le temps que l'on nous demande et que ça doit grandir. Et si on m'avait dit le premier jour : « Parce que tu as dit à Georges qui te dit qu'il veut mourir, je n'ai rien inventé, c'est la réalité : Tout ce que tu me racontes, c'est horrible, mais comprends-moi : je ne peux rien te donner ; ma famille était riche, mais quand j'ai voulu être prêtre, j'ai été signer chez le notaire l'abandon de mon héritage. Alors zéro. Je suis député par la guerre et je reçois l'argent d'un député, mais il y a des familles qui sont venues pleurer, je ne savais pas que ça existait, elles sont venues me dire leur détresse, désespérées, et une fille qui avait été se jeter à la Seine, je l'ai sauvée de justesse. Elle en avait marre, parce que depuis des mois et des mois, ils vivaient à 10 personnes dans une pièce, serrés les uns contre les autres, hommes, femmes, garçons, filles. On empilait les matelas pendant la journée pour pouvoir circuler ; et la nuit le sol était rempli de matelas et tout ce monde grouillait là. Et elle ne pouvait plus le supporter ; elle voulait se jeter à l'eau. Bref je vois venir des détresses et je fais ce que je peux. Je loge d'abord provisoirement dans la chapelle, et puis après j'achète un bout de terrain à crédit et puis, avec l'argent de député j'achète des matériaux. Mais je n'en peux plus, avec tout le travail que j'avais autrement. Et à ce Georges, je lui dis : « Ecoute, tout ce que tu ma racontes c'est terrible, tu es malheureux, mais je ne peux rien te donner, je n'ai plus rien, j'ai que des dettes pour sauver une famille ; mais toi, Georges, si tu veux mourir, eh bien avant de te tuer, tu ne veux pas me donner un coup de main ? C'était le désespéré qui devenait nécessaire, qui se découvrait utile ; c'était le désespéré qui devenait donateur, qui devenait sauveur. C'était le renversement de la bienfaisance ordinaire. Le malheureux venait de donner, de se donner.

C'était l'inverse. Alors, c'était nous deux ensemble ; parce que si ça n'avait pas été ensemble, si ça n'avait été que les bons conseils que lui donnais, brisé comme il était, cet homme-là n'aurait rien donné du tout et il se serait re-suicidé. Mais après lui avoir dit : « Si tu veux faisons ensemble, alors il est venu et puis ça a donné naissance à Emmaüs. Actuellement pour la France, il y a 81 communautés et pas loin de 4000 compagnons qui travaillent ainsi pour elles. C'est pareil pour ceux qu'on appelle ainsi : « des témoins ». Si on leur avait dit le jour où ils faisaient leur première action : « ça va t'entraîner loin », Mère Térésa, la Sœur Emmanuelle...Chacun, quand il a commencé ne savait pas où ça allait le conduire. Alors, vous allez écouter ces témoins, vous les entendrez tous, si vous les interrogez, quitte à violer un peu une certaine pudeur de leur cœur, vous les entendrez tous vous dire : en fait, s'ils ont pu, dans les imprévus, tenir le coup, c'est parce que par la grâce de Dieu, la prière s'était plantée en eux. Vous venez de vivre des heures, hier au soir, la nuit, ce matin **(8)** où vous avez été dans la prière d'une façon inaccoutumée. La prière, voyez-vous, ce n'est pas « Mon Dieu, mon Dieu, mon Dieu, mon Dieu, ayez pitié de la guerre du Liban **(9)**, ayez pitié des Irlandais **(10)** qui s'entretuent, etc., etc....

Car le Seigneur dit : « Ne me cassez pas les oreilles, comme les païens qui rabâchent à leurs idoles leurs supplications. Le Père sait bien ce dont vous avez besoin. Quand vous priez, dites : Notre Père. Oui dites : Notre Père. Et puis, quoi que vous disiez, s'il arrive un instant (si ça ne nous arrive pas à tous, c'est parce que nous ne sommes pas assez attentifs), s'il arrive un instant où notre cœur est pris, si une espèce d'éblouissement vous vient, laissez le chapelet, laissez ce que vous êtes en train de faire, restez tout le temps que cela durera dans cette espèce d'éblouissement qui est l'adoration et c'est cela la prière absolue. C'est le moment où vous êtes là comme une espèce de pile solaire offerte à l'Eternel, qui reçoit de Lui les énergies qui ensuite vous guideront dans les actions qui vous solliciteront tout le long du chemin. Oui, la prière, il faudrait avoir du temps pour en parler. Pour moi, le mot le plus beau de la prière, le sommet est dans cette parole que nous avons entendue dans une vie chrétienne des milliers, des milliers de fois ; il y a un mot du « Gloria » surprenant. C'est la plus belle parole d'amour qui puisse exister au monde, c'est la parole dans laquelle nous disons : Nous te disons merci, « Gratia Agimus Tibi. » Nous te disons merci. Merci de quoi : de quelque cadeau que tu nous aurais fait ? Non. Merveilleuse parole. Nous te disons : merci pour ton immense Gloire. Un peu comme ce petit enfant qui, dans un moment de tendresse, saute au cou de sa maman pour lui dire : Merci, maman, parce que tu es toi. Merci mon Dieu parce que tu es Toi. Par Jésus, nous savons la vie active de Dieu. Il est de la raison de convaincre que l'Eternel existe ; la raison ne peut pas faire savoir que l'Eternel est Amour, que c'est son Etre absolu. Le mot Trinité est un mot absolu, pas vivant, glacial. Ça veut dire : l'Eternel, parce qu'Il est Amour ne peut pas se dire. L'amour est divisible de soi. Il s'exprime, il fait l'extase : sortir de soi. Parce que l'Eternel est Amour, Il ne peut pas se dire. De là, par analogie, Jésus l'appelle : Le Père. Le Père se donne intégralement quand Il se donne. Il se donne dans le Verbe, la Parole et elle est unique, cette Parole, elle est la totalité du Père qui se donne sans réserve, comme dans le souffle d'un baiser mutuel, comme dans le souffle de l'Esprit procédant du Père et du Verbe. L'Esprit-Saint comme le vent est mouvement. Le vent ne serait plus rien s'il y avait arrêt de mouvement. L'Esprit-Saint est le mouvement perpétuel d'une dépense d'amour du Père et du Verbe. Tout cela est une lumière que Jésus nous donne, c'est

en quelque sorte une directive de Dieu et c'est en même dans le respect de notre liberté, nous, hommes. Tout homme sent très bien que nous avons la liberté. Pour quoi en faire ? Liberté de faire ou de ne pas faire ? D'accepter ou de refuser ?

Un jour, Madame Mitterrand **(11)** en créant la fondation liberté est venue me dire : « Dites-nous quelques mots sur la liberté. » Et je lui ai dit : « La liberté, c'est tantôt l'émerveillement, tantôt l'épouvante, tantôt l'ennui. La liberté de l'émerveillement, si c'est l'âme tournée vers l'Eternel, vers l'infini Amour ; c'est l'épouvante, si c'est la liberté du renard au milieu du poulailler, et c'est l'ennui pour ceux pour qui la vie n'a pas de sens. » La réponse Jésus nous la donne. Il nous fait comprendre que nous sommes libres pour aimer. A l'homme qui l'interroge : « Que faire de ma vie ? », Il lui dit : « Si tu veux, tu es libre, si tu veux, va, vends tes biens et suis-moi. » Voilà là où vous atteindrez la grandeur de la liberté. C'est l'appel à la perfection. C'est l'appel de Dieu. Chacun d'entre nous peut recevoir cet appel qui peut prendre des chemins différents. Certains sont appelés à être pères de famille, d'autres d'être prêtres, d'être moines, sous quelque forme que ce soit. Il nous révèle ce qu'est notre liberté, notre liberté qui est d'être capable de...

Je vais vous dire un mot. Ce fait est tout récent. Il y a deux ans, ce fut peut-être un des plus grands moments de ma vie de vieil homme, de vieux prêtre. Lorsque le film qui vient de sortir : Hiver 54 **(12)**, ce n'est pas moi qui l'ai voulu, j'ai conseillé, j'ai regardé ceux qui ont décidé de le faire. Ce n'est pas une société mixte. Il fallait des co-producteurs. Ils n'avaient pas les trois milliards nécessaires pour produire le film. Ils m'ont dit : « Il faut que vous nous aidiez à trouver un bon producteur. On ne va pas vous imposer des grimaces pour faire venir plus de public et offenser la vérité. Il faut que vous veniez au festival de Cannes. Là, les producteurs du monde entier sont à l'affût de leur téléphone pour participer à cette idée dont ils pensent qu'elle va leur apporter du fric, évidemment. Peut-être qu'il y en aura un qui va accepter. Quand je suis arrivé à Cannes, au moment où je suis monté sur le plateau où Yves Mourousi **(13)** présentait le journal télévisé, des amis m'ont dit : « Tout juste avant vous, viennent de monter sur le plateau trois personnes qui sont des acteurs terribles et une grande gueule qui bouffe du curé. J'ai dit : « on verra bien. » Je monte sur le plateau, Yves Mourousi fait les présentations. Le « terrible » c'était Maurice Pialat **(14)**, celui qui venait de faire « sous le soleil de Satan », d'après le roman de Bernanos. C'était la veille du jour où il y allait avoir la première récompense, la palme d'or. Bien. Yves Mourousi questionne Pialat, puis l'actrice Sandrine Bonnaire et puis Depardieu. Et il se tourne vers moi et il me dit : « Alors, l'Abbé Pierre, vous voilà vous aussi dans le cinéma ! » Et je lui dis : « Oui, car quand on devient vieux, on a l'impression d'entendre une voix qui dit : Avant de t'en aller, dis-nous ce que tu sais. Alors, ce que je sais, ce que je vais dire avant de m'en aller, c'est que la vie c'est : un peu de temps donné à une liberté pour, « si tu veux », apprendre à aimer, pour la rencontre de l'Eternel, Amour dans le toujours de l'Au-Delà du temps. » Il y eut un silence et puis, dans ce silence, on a entendu le « terrible » s'écrier : « Pourquoi ne m'a-t 'on pas appris tout cela quand j'étais enfant ? » C'est bouleversant. Un homme public, en public, n'hésite pas un instant à lever le masque et à faire fi de ses relations sociales. Ce fut l'un, l'un des rares instants d'amitié et d'amour où le masque se lève, où le plus profond de nous-même apparaît. Cet homme criant : « Pourquoi ne m'a-t 'on pas appris cela quand j'étais enfant ? » Le lendemain, il a dit à des journalistes : « Un jour, on m'a demandé si j'étais croyant. Ce jour-là, j'ai dit que j'étais athée ;

ce jour-là j'aurai mieux fait de me taire. » Et il leur a dit : « La foi, je l'ai connue dans mon enfance, mais c'était la peur, ce n'était pas la soif de liberté, de choix, d'amour que le Père explique dans ces quelques mots. »

Oui, nous avons, nous, cette mission de porter parmi nos frères cette richesse d'attente, pour qu'ils aient la force de vivre leur vie dans cette période de l'histoire du monde. Elle ne sera pas droite. Vous aurez beaucoup de souffrances, vous qui avez 20 ans, encore pire que les autres. Ceux de ma génération, on en a vu aussi. On a pleuré aussi. On a vu mourir, on a vu l'injustice, on a vu entraîner les innocents au pire. Mais gardez au-dedans de vous la foi.

Je relisais ce matin la deuxième partie de l'Évangile de St-Jean, après la cène du Jeudi-Saint, la deuxième partie de la Parole de Jésus qui, après avoir parlé aux apôtres, parle directement aux prêtres. Relisez de temps en temps cette deuxième partie de l'Évangile de St-Jean. C'est prodigieux et plein de richesse. Il dit : « Moi, je ne suis plus dans le monde, mais eux, ils sont encore dans le monde. Père, je ne te demande pas de les retirer du monde, mais de les préserver du mal et de les laisser dans le monde. » Et il parle de joie, il parle de joie. C'est sa gloire qui est en jeu : que l'amour soit reconnu dans l'amour. C'est cela la Gloire de l'Éternel. Prions dans la paix du cœur. La prière, ce n'est pas compliqué. Ça consiste à s'exposer comme la voile tendue. La voile tendue, elle ne suffit pas à faire avancer le bateau. Il faut qu'il y ait le vent. Mais si la toile n'est pas tendue, le vent ne peut rien non plus. Et parce que le vent dont il s'agit, c'est le vent d'amour de l'Esprit-Saint, si la voile est vraiment tendue, elle oblige le vent à agir, elle oblige l'Esprit-Saint à conduire ceux qui se bagarrent dans la direction de Dieu, puisque nous nous sentons avec eux.

Un dernier mot et je m'arrête. Je vous dirais : j'ai reçu une lettre cette semaine, celle d'un gamin qui signe Alexandre : « Alors je t'écris, tu me pardonnes si je dis tu, parce que c'est comme ça que je dis à mes copains, tu es mon copain. Je t'écris pour te dire que je t'envoie la motrice qu'on m'a donnée à Noël, puis un cadeau qu'on vient de me donner pour mon anniversaire. J'espère pouvoir recommencer. Signature : Alexandre. Post-Scriptum : « Merci de m'avoir aidé à comprendre qu'il n'y a pas que moi. » Il y a la terre entière et nous ensemble, pas nous, un par un, séparés. C'est nous ensemble, en immense cordée, innombrable cordée qui sommes là. Il ne faut pas s'étonner de ce que la soupe ne soit pas que du sel. Jésus nous dit : « Vous êtes le sel de la terre. » Ce n'est pas étonnant qu'on ne soit pas très nombreux. Ce ne serait pas bon, si la soupe n'était que du sel. Le Bon Dieu se débrouille, à la condition que le sel soit vraiment du sel.

- (1) Omayra Sánchez , morte le 16 novembre 1985, est une jeune colombienne victime, à l'âge de 13 ans, de l'éruption du volcan Nevado del Ruiz qui a eu lieu le 13 novembre 1985 à Armero-Guayabal. Emprisonnée pendant trois jours et trois nuits dans l'eau, entre des blocs de béton et autres débris, elle attire l'attention des médias ainsi que celle des travailleurs volontaires.
- (2) Le 4 juin 1989, à Pékin, l'armée chinoise disperse avec des chars et des armes lourdes les milliers d'étudiants rassemblés sur la place Tien An Men, dont certains

depuis le 18 avril précédent ! la dispersion ait fait de nombreuses victimes. Le 5 juin 1989 un étudiant se dressera seul devant une colonne de char. L'image fera le tour du monde

- (3)** Le 26 mars 1979, l'Israélien Menahem Begin et l'Égyptien Anouar al-Sadate concluaient à Washington sous l'égide des États-Unis le premier traité de paix israélo-arabe, à camp David aux USA, bouleversant la situation diplomatique et militaire au Moyen-Orient. Tous les deux avaient reçu auparavant le 27 octobre 1978 le prix Nobel de la Paix signe de leur travail inlassable en faveur de la réconciliation et pour la paix. Anouar al-Sadate fut assassiné le 6 octobre 1981 au Caire
- (4)** L'abbé Pierre fait référence à la chute du mur de Berlin dans la nuit du 9 novembre 1989.
- (5)** Karol Józef Wojtyła est un cardinal polonais élu pape lors du conclave en Août 1978. Il prit le nom Jean Paul II. Il meure le 2 avril 2005. Il est appelé st Jean Paul II depuis sa canonisation en 2014.
- (6)** Jacques Delors fut un conseiller politique de plusieurs premiers ministres de la 5^e république, il fut ministre des finances de 1981 à 1984, puis président de la commission Européen de 1985 à 1995.
- (7)** l'abbé Pierre évoque sa rencontre avec Georges Legay ancien bagnard et de tempérament suicidaire qui constituera l'acte fondateur du mouvement Emmaüs.
- (8)** le rassemblement au Bec Hellouin en 1990 réunira le temps d'un week-end 1500 jeunes de 15 à 25 ans des diocèses de Haut Normandie après ceux de Boscherville en 1980 et du Bec en 1986
- (9)** La Guerre du Liban se déroule de 1975 à 1990. Cette guerre civile libanaise sera marquée par l'intervention israélienne de 1982.
- (10)** il s'agit du conflit Nord Irlandais de 1968 à 1998. La guerre civile irlandaise est une guerre ayant opposée entre eux les indépendantistes irlandais, divisés sur la question du traité anglo-irlandais de décembre 1921 qui établit l'État Libre d'Irlande et met fin à la guerre d'indépendance irlandaise.
- (11)** Danielle Mitterrand (1924-2011) fondatrice de « France Libertés » est l'épouse de François Mitterrand président de la république de 1981 à 1995.
- (12)**« Hiver 54 » est un film de Denis Amar sorti en 1987 avec Lambert Wilson dans le rôle de l'abbé Pierre retraçant le fameux appel à radio Luxembourg de 1954 et la fondation du mouvement Emmaüs.
- (13)**Yves Mourousi est un journaliste. Il fut le présentateur très populaire du journal du 13h sur TF1 de 1975 à 1988
- (14)** Maurice Pialat est un cinéaste, réalisateur du film « Sous le soleil de Satan » primé palme d'or lors festival de Cannes en 1987